

Gauthier Liberman

PETITS RIENS SOPHOCLEËNS : *ANTIGONE* I
(V. 1–6, 7–8, 26–30, 71–74, 124–125, 148–153)

Aujourd’hui l’*Antigone* – possible, comme nous verrons, second élément d’une trilogie tragique et, comme plus tard l’*Œdipe Roi*, composante d’une tétralogie dramatique qui ne valut à son auteur que la seconde place – recèle encore un grand nombre de difficultés textuelles et non seulement exégétiques ou herméneutiques. Ce fait résulte en partie des conditions de transmission défavorables du texte, que la plume alerte de Wilamowitz¹ présentait ainsi : « die Überlieferung der sieben erhaltenen Dramen geht auf ein einziges Exemplar, das sich aus dem späten Altertum erhalten hatte, zurück, in dem sehr wenige Varianten waren, ein Zeichen nicht für die Festigkeit des Textes, sondern für die Armut der Überlieferung ». Cette vision d’un manuscrit-source (Wilamowitz ne dit pas « archétype ») de l’Antiquité tardive, même pourvu de plus de variantes que ne l’envisageait Wilamowitz, n’est pas incontestable,² mais nul ne peut sérieusement

¹ Wilamowitz 1971, 348 (publication de 1912). Précisons qu’il n’a jamais pensé que le Laurentianus 32, 9 fût la source unique des manuscrits de Sophocle. Le papyrus de l’*Eurypyle* (fin du second siècle de notre ère) lui semble confirmer l’idée que le texte de Sophocle était beaucoup plus fluctuant que notre tradition ne nous le donne à croire. « Cet échantillon, remarque-t-il avec la brièveté énigmatique qu’il n’affecte que trop, réduit à l’absurde (‘führt ad absurdum’) le culte moderne du texte transmis ». Autrement dit, si je comprends bien, la mise à découvert des fonds antiques instables, ondoyant et divers d’un texte qui, en surface, apparaît fixe fait voler en éclat la croyance dans la valeur authentique de cette uniformité.

² Voir par exemple Irigoien 1954, 511 : « La tradition de Sophocle ne serait donc pas fermée, comme si elle descendait toute d’un archétype en minuscule [Irigoien discute une opinion professée par Alexander Turyn dans une célèbre monographie de 1952 sur la tradition manuscrite des tragédies de Sophocle] ; elle serait ouverte et remonterait à des archétypes de famille antiques (deux ou plus de deux, suivant la valeur qu’on attribuera à la classe parisienne et à certains *deteriores*) ; l’archétype de la tradition serait lui-même encore plus ancien ». Je ne sais si en remontant aussi haut on peut encore parler d’archétype ; il vaut peut-être mieux parler de « recensio » ou de « paléotype » (voir, sur ce dernier terme, Liberman 2017, 173–174 ; on y découvrira la raison pour laquelle Wilamowitz ne parle pas d’« archétype »). Évoquant « at *OT* 943–944 a clumsy repair of a lacuna (...) already incorporated in the archetype of our

mettre en doute le nombre et la gravité des difficultés textuelles et le fait que, pour y remédier, il faut sortir de la « tradition ». À une lecture attentive et exigeante du texte grec la philologie classique de la fin du siècle précédent offre, en l'édition oxonienne de Lloyd-Jones et Wilson,³ une base solide et un très suggestif point de départ critique, renforcés par le commentaire cantabrigien de Griffith,⁴ l'un des meilleurs titres, à mon avis, de la collection à la fois pédagogique et scientifique à laquelle il appartient.⁵ Mais les études classiques n'ont pas pourvu ce chef d'œuvre de l'art dramatique et, si je puis dire, ce miroir où le monde occidental, dans son retour intellectuel et philosophique⁶ sur lui-même, ne cesse de se

manuscripts, probably in the tenth century », West 1977, 266 croit à l'existence d'un archétype : « D(awe) confesses nowhere belief in such an archetype, but its existence seems presupposed by the 'verblüffende Einheitlichkeit' of the tradition, remarked upon by Wilamowitz, *Einleitung in die griechische Tragödie* (Berlin, 1921 [publication de 1889 !]), p. 204, and in the reviewer's opinion, not significantly damaged by increased knowledge of the manuscripts ». West paraît attribuer l'idée d'un archétype du X^e s. à Wilamowitz, qui, dans l'*Einleitung*, parle d'une « recensio », certainement antique ; dans le texte de 1912 cité précédemment, il a en vue un « Exemplar (...) aus dem späten Altertum ». Zuntz 1965, 262 formule des objections sérieuses contre l'assignation au X^e s. de l'archétype, dont il avance la date (IX^e s.).

³ Lloyd-Jones–Wilson 1992, désormais simplement « Lloyd-Jones–Wilson ». Voir aussi leurs deux volumes de notes, Lloyd-Jones–Wilson 1990 et 1997.

⁴ Griffith 1999, désormais simplement « Griffith ».

⁵ L'impression de 2016 est la 18^{ème} ! Ses qualités et ses défauts apparaîtront au cours de l'étude présente. Son texte, dans l'ensemble plus conservateur que celui de l'édition d'Oxford, est loin de toujours marquer un progrès. Le commentaire le plus important est encore celui de Jebb 1900 (désormais « Jebb » tout court). Si fin lettré soit-il, si grande que soit sa familiarité avec la littérature attique (voir là-dessus les pages spirituelles de Dawe 2007, 167–175), Jebb n'est pas le « Textkritiker », le grammairien et l'exégète sûrs que beaucoup croient reconnaître en lui et nous verrons que Griffith lui accorde, à ses dépens, une confiance exagérée. La liste des commentaires de l'*Antigone* dressée par Lloyd-Jones–Wilson 1990, 7 omet Wex 1829 et 1831. Cette édition de l'*Antigone*, peut-être la plus ambitieuse jamais publiée et censée accomplir pour cette tragédie ce que Reisig avait voulu faire pour l'*Œdipe à Colone*, aurait eu plus d'importance si son auteur (1801–1865), devenu un brillant « Textkritiker », l'avait préparée à un stade plus avancé de sa carrière philologique. Il est néanmoins l'un des seuls à comprendre un passage célèbre derechef mal entendu aujourd'hui (voir ci-dessous la remarque sur le v. 125).

⁶ Je m'étonne que, si Griffith évoque Hegel, il laisse entièrement de côté Heidegger, à qui l'on doit (cf. Heidegger 1993, 63–152 [cours du semestre d'été de 1942, publication « princeps » de 1984]) une réflexion très profonde sur la pièce et le personnage éponyme, et même l'exégèse détaillée du grec de certains passages. Quoique ces analyses ne soient pas toutes philologiquement incontestables et qu'on puisse objecter que certaines importent plus à l'étude de la philosophie de Heidegger qu'à l'étude de Sophocle, aucun commentaire n'a le droit de les ignorer complètement.

découvrir, d'un commentaire commensuré à l'importance de l'*Antigone* et du niveau d'érudition, de solidité et de profondeur philologiques et littéraires du commentaire d'Eduard Fraenkel⁷ à l'*Agamemnon* d'Eschyle. Il y a là une lacune considérable et gênante.⁸ L'évolution des sciences de l'Antiquité amène d'ailleurs à douter qu'un tel travail puisse être accompli dans le temps présent. Il est peut-être trop tard – ou, espérons-le, trop tôt. L'espoir de Lloyd-Jones–Wilson⁹ « that in another generation further advances will justify the preparation of a third OCT of Sophocles » sera-t-il exaucé ? Puissent les observations suivantes parvenir à donner une idée des problèmes critiques et exégétiques qui demeurent et sont loin de ne mettre en jeu que des détails « micro-philologiques » sans lien avec le contenu, le sens et les enjeux essentiels de cette tragédie. Sauf indication contraire, le texte grec pris pour point de départ de ma réflexion est celui de Griffith et les données critiques jointes à ce texte sont tirées de l'édition d'Oxford.¹⁰ Le texte des scholies à l'*Antigone* est celui de l'édition de Xenis 2021.

En effet, qu'on le veuille ou non, le lien qui désormais unit l'*Antigone* de Sophocle à la philosophie de Heidegger n'est pas moins indissoluble que celui qui, depuis longtemps, l'unit à celle de Hegel. Qui osera soutenir que l'analyse par Heidegger du rapport (nié par Wilamowitz 1923, 345–346) entre le chant universellement célèbre *πολλὰ τὰ δεινὰ κούδὲν ἀνθρώπου δεινότερον πέλει κτλ.* et l'action dramatique ainsi que le personnage d'Antigone n'intéresse que les spécialistes du philosophe ?

⁷ Fraenkel 1950. Nous verrons que le rapprochement de l'*Agamemnon* éclaire plus d'un passage de l'*Antigone* – et vice versa : cf. *Ant.* 1328–1329, καὶ φουσιῶν ὄξειαν ἐκβάλλει ῥοήν | λευκῆ παρειᾷ φοινίου σταλάγματος et *Ag.* 1389–1390, κάκφυσιῶν ὄξειαν αἵματος †σφαγῆν† (faute due au v. 1599 ; ῥοήν Nauck) | βάλλει μ' ἐρεμνῆ ψακάδι φοινίας δρόσου.

⁸ La colométrie et les analyses des parties lyriques doivent progresser, souvent, à mon avis, dans la direction qu'indique Willink 2010, 347–381 (ses analyses rejoignent parfois, à son insu, celles de Lachmann 1819, que je mentionne ; le jeune et génial Lachmann avait assimilé les enseignements de Hermann et de Boeckh). Griffith accorde à la métrique lyrique une attention particulière, très méritoire dans un ouvrage non exclusivement scientifique, mais ses analyses ne sont pas exemptes d'erreurs caractérisées ou d'in vraisemblances. Ni Lloyd-Jones–Wilson ni Griffith ne recourant au décalage à droite (« eisthesis ») pour distinguer les colons des vers, il s'ensuit une ambiguïté fâcheuse. Cela vaut aussi pour les anapestes, qui (Lachmann 1819, 26–31 le savait et M. L. West fut naguère obligé de le rappeler) se mesurent non par monomètre, dimètre, trimètre, mais par « système », l'« ekthesis » étant utile pour indiquer le début de chaque système (comparer la disposition des 526–530 plus bas et chez les éditeurs critiqués).

⁹ Lloyd-Jones–Wilson 1997, 146.

¹⁰ Je n'ai pas disposé de l'inédit « thesaurus coniecturarum Sophoclearum » amstellodamien dû à L. van Passen et il se peut, malgré mes enquêtes, que quelques suggestions présentées ici aient été anticipées à mon insu. J'aurai du moins, dans ce

Av. Ἰὼ κοινὸν αὐτάδελφον Ἰσμίνης κάρα,
 ἄρ' οἴσθ' ὅ τι Ζεὺς τῶν ἀπ' Οἰδίου κακῶν
 ἴποιοιόντ' οὐχὶ νῶν ἔτι ζώσαιν τελεῖ;
 οὐδὲν γὰρ οὔτ' ἀλγεινὸν οὔτ' ἴτης ἄτερ†
 οὔτ' αἰσχροὺν οὔτ' ἄτιμόν ἐσθ', ὅποιον οὐ 5
 τῶν σῶν τε κάμῶν οὐκ ὄπωπ' ἐγὼ κακῶν.

Je ne reproduis ici intégralement ni le texte de Griffith, qui admet ὅποιον et lit *ἀτήριον, création non moins ingénieuse qu'incertaine de Brunck 1788, ni celui de Lloyd-Jones–Wilson, qui mettent ἄτης ἄτερ entre croix et substituent à ὅποιον l'artificiel ἄ, ποῖον¹¹ en ajoutant un tiret horizontal après κακῶν. Les deux leçons « inter cruces » ne sont défendues qu'en recourant à des artifices exégétiques,¹² le plus irritant étant peut-être celui qui veut que, avec ἄτης ἄτερ, Sophocle se soit lui-même – dans les premiers vers de la tragédie ! – empêtré dans le jeu de négations qu'il met en œuvre.¹³ Plus séduisante paraît l'idée¹⁴ que οὔτ' ἀλγεινὸν οὔτ' ἄτης ἄτερ serait, comme οἱ τ' ὄντες οἱ τ' ἀπόντες aux v. 1108–1109, ἴτ' ἴτ' ὀπάονες, | οἱ τ' ὄντες οἱ τ' ἀπόντες, une « expression polaire » dont le

cas, le mérite de les avoir pour ainsi dire remises en selle et peut-être justifiées ou corroborées. Je défends ici et là des corrections anciennes indûment négligées avec des arguments nouveaux. Il m'arrive aussi de justifier le texte transmis ; le cas du vers 1216, où les commentateurs les plus récents errent autant que vit juste le Colonel Mure en 1839, est si singulier que je le signale ici. Ces « petits riens » font suite à Liberman 2020b et 2021b.

¹¹ « Reads like a conjecture », commente West 1991, 300 ; « horrific », selon Dawe 2007, 354. Il est aisé de constater que ἄ en poésie grecque ou « a(h) » dans la latine forme les béquilles de corrections faibles.

¹² Schwab 2006 défend ὅποιον en s'inscrivant dans les pas de L. Campbell, dont il cite avec approbation un propos que j'abrège : « The interpreter of Sophocles must think more of the sequence of ideas than of the apparent grammatical connexion of the words ». Schwab ne voit pas que le problème posé par ὅποιον est inséparable de celui posé par τῶν ἀπ' Οἰδίου κακῶν, qui lui échappe. La « konjekturlose Erklärung » des vers 4–6 que propose Schwab 2010 consiste à forcer le grec de façon à obtenir « denn weder ein Verhängniselement noch eine Schändlichkeit oder Entehrung ohne reales Verhängnis (= nicht eingebunden in einen Übelverband) gibt es ». La séquence « ohne reales Verhängnis (= nicht eingebunden in einen Übelverband) » correspond à οὔτ' ἄτης ἄτερ. Voilà qui équivaut pratiquement à une démonstration par l'absurde de l'impossibilité d'expliquer le passage sans recourir à la conjecture.

¹³ Ainsi Bellermann 1913, 147–152, avec des illustrations nombreuses mais d'une pertinence non incontestable (voir Liberman 2020a, 235). Franz Wolfgang Ullrich lui-même, hélas, tablait sur une superfétation censément idiomatique de la négation aux termes de laquelle οὐδὲν γὰρ οὔτ' ἀλγεινὸν οὔτ' ἄτης ἄτερ équivaldrait à οὐδὲν γὰρ οὔτ' ἀλγεινὸν οὔτε μετ' ἄτης (Ullrich 1853, 58–64).

¹⁴ Austin 2006, 111–113.

second membre a pour fonction de mettre le premier en relief. Toutefois, dans le passage qui nous intéresse, l'expression polaire, qui forme normalement une « locutio bimebris » close et indépendante, s'insère dans un ensemble plus large, οὐτ' ἀλγεινὸν οὐτ' ἄτης ἄτερ οὐτ' αἰσχρὸν οὐτ' ἄτιμον, dont elle brise la cohérence. Mauro 2018 défend ses deux conjectures ὁμοῖον¹⁵ et οὐσ' ἄτης ἄτερ. Il traduit ainsi le texte corrigé par ses soins : « do you know which of the ills [springing from Oedipus] / [of Oedipus' sons]¹⁶ Zeus will fail to present to us twain *alike* during our lives ? » ; « for nothing is there sorrowful, *however harmless I may be*,¹⁷ nor is there anything base, or fraught with shame, but I have seen it in thy woes and mine ». Les modifications du « ductus litterarum » sont peut-être minimales, mais elles produisent un galimatias bien pire que le texte transmis. On a là une illustration extrême de la maxime housmanienne « conjectures which stick close to the MSS are neat if true, but if not true they are not even neat ». Mauro ne mentionne ni ne discute les suggestions de Willink *ἄμπαυλαν = ἀνάπαυλαν¹⁸ et ἄμπνοϊαν = ἀναπνοήν,¹⁹ deux formes dont l'attribution à Sophocle est exclue d'office, et οὐδὲν γὰρ οὖν ἀλγεινὸν οὐδ' ἄτης ἄτερ | οὐδ' αἰσχρὸν οὐτ' ἄτιμόν ἐσθ'²⁰ κτλ. Du moins, si les deux formes que j'ai critiquées étaient acceptables, les corrections de Willink produiraient une phraséologie plus acceptable et un sens plus satisfaisant que les deux conjectures de Mauro. Mais il est à mon avis inutile d'introduire le peu séduisant οὖν et les deux οὐδέ voulus par Willink. Si je ne m'abuse, ἄτης ἄτερ résulte d'une « erreur polaire » qui a substitué ἄτερ à un mot contraire. Ce mot ne peut guère être qu'un adjectif ou un participe tel que γέμον (Hermann),²¹ conjecture

¹⁵ G. Krüger (1874) et J. B. Bury (1901) avaient anticipé Mauro, comme il le signale. La grécité de ὁμοῖον pour dire « il n'est pas de malheur que Zeus ne parachèvera pour toi et moi dans une mesure égale ('in equal measure') » me paraît extrêmement douteuse.

¹⁶ Le syntagme τῶν ἀπ' Οἰδίπου est censé être un génitif dépendant de κακῶν. Mauro conjecture aussi τοῖν (Étéocle et Polynice).

¹⁷ « Although I am not harming ». Cette proposition me paraît incongrue. Mais οὐσ' ἄτης ἄτερ ne devrait-il pas plutôt signifier « échappant au dommage » ? Il est vrai que ce ne serait plus incongru mais absurde.

¹⁸ Willink 2010, 315. Austin 2006, 109 m'apprend que Willink a ici deux prédécesseurs, S. Mekler (1879) et D. S. Margoliouth (1883).

¹⁹ Willink 2010, 806.

²⁰ Willink 2010, 307. Hermann 1830, 15 avait proposé trois οὐδέ. Dawe 1996 admet οὐδ' ἄτης ἄτερ, met un point après ce syntagme, supprime le vers suivant et note « genuinum uersum expulisse uidetur ». Tout cela est extrêmement improbable.

²¹ Hermann 1830, 13, « nolens » plutôt que « uolens ». Comparer 584–585, οἷς γὰρ ἂν σεισθῆ θεόθεν δόμος, ἄτας οὐδὲν ἐλλείπει γενεᾶς ἐπὶ πληθος ἔρπον ; *Aiax* 307, πλήρες ἄτης ὡς διοπτρεύει στέγος.

que Lloyd-Jones–Wilson mettent à juste titre en exergue. Le problème que pose ὅποιον est plus difficile mais, à la différence de l'autre « crux », il n'y a peut-être qu'un seul mot susceptible de convenir. Je tiens ὅποιον pour une faute par anticipation de ὅποιον v. 5. À cette faute s'en ajoute une autre, qui affecte le syntagme τῶν ἀπ' Οἰδίου κακῶν. Je crois en effet avec M. L. Earle et Mauro lui-même²² qu'il faut disjoindre τῶν ἀπ' Οἰδίου de κακῶν. Aussi, j'emprunte à Earle²³ le datif τοῖς ἀπ' Οἰδίου, que je fais dépendre de l'adjectif ὀπαδόν : ἄρ' οἴσθ' ὅ τι Ζεὺς τοῖς ἀπ' Οἰδίου κακῶν | ὀπαδόν οὐχὶ νῶν ἔτι ζώσαιν τελεῖ;, « y-a-t-il, à ta connaissance, un malheur (τι κακῶν, « aliquid malorum ») attaché aux pas des enfants d'Édipe (τοῖς ἀπ' Οἰδίου) que Zeus ne parachèvera pas pour nous deux, les survivantes ? ». Pour un « uerbum sequendi » employé à propos de maux qui « s'attachent aux pas » de l'homme, voir *Iliade* 9, 511–512, ταί γε Δία Κρονίωνα κιοῦσαι | τῷ ἄτην ἄμ' ἔπεσθαι, ἵνα βλαφθεῖς ἀποτίσῃ; Pindare, *Pyth.* 2, 74–75, οὐδ' ἀπάταισι θυμὸν τέρπεται ἔνδοθεν, | οἶα ψιθύρων παλάμαις ἔπετ' αἰεὶ βροτῶ (contreposer Eschyle, *Ag.* 854, νίκη δ', ἐπεῖπερ ἔσπετ', ἐμπέδως μένοι). Le mot ὀπαδός²⁴ est au sens de « compagnon » dans *Trach.* 1264 et de « poursuivante, chasseresse » dans *Oed. Col.* 1092–1093, κασιγνήταν (Artémis) πυκνοστίκτων ὀπαδόν | ὠκυπόδων ἐλάφων. On connaît l'expression sibylline de Pindare, *Pyth.* 4, 287, θεράπων δέ οἱ (le « kairos »), οὐ δράστας ὀπαδεῖ. Socrate (Platon, *Phileb.* 63 e) présente à Protagoras comme formant la suite de la déesse « Vertu » les plaisirs συμπάσης ἀρετῆς ὀπόσαι καθάπερ θεοῦ ὀπαδοὶ γιγνώμεναι αὐτῇ συνακολουθοῦσι πάντη. Dans un passage poétique et difficile de l'*Agamemnon* (426), la vision onirique (ὄψις), si l'on en croit la plupart des éditeurs et commentateurs, « accompagne de ses ailes les voies du sommeil », πτεροῖς ὀπαδοῦσ' ὕπνου κελεύθοις, οὐ ὀπαδοῦσ' (Dobree) corrige ὀπαδοῖς.²⁵

²² La réhabilitation de l'idée de Earle est à mes yeux un point très positif de son étude.

²³ Earle 1912, 66.

²⁴ Voir Fraenkel 1950, II, 222. Sur ὀπηδεῖν, voir Porzig 1942, 108.

²⁵ Cope-Sandys 1877, 56 n. 1 entend par πτεροῖς ὀπαδοῖς ὕπνου κελεύθοις, « avec ses ailes compagnes des voies du sommeil ». Fraenkel 1950, II, 221–223 est le seul à rejeter la correction de Dobree, il considère avec perspicacité le très problématique κελεύθοις comme l'adaptation d'une glose insérée (ἀκολουθοῖς) de ὀπαδοῖς et suggère πτεροῖς ὀπαδοῖς ὕπνου <πελώσα>, « qui s'approchera sur les ailes, compagnes du sommeil ». Mais Devereux 1976, 137 critique à bon droit l'idée que les ailes sont les compagnes du sommeil. Medda (II, 268) veut que Denniston–Page 1957, 108 « réfutent efficacement » la correction de Fraenkel, mais Denniston et Page ne critiquent que les objections formulées par Fraenkel contre ὀπαδοῦσ', et l'objection qui vise le tour « accompagner les voies » mérite considération. Le latin dit

Av. καὶ νῦν τί τοῦτ' αὖ φασὶ πανδήμῳ πόλει
κῆρυγμα θεῖναι τὸν στρατηγὸν ἄρτίως; 8

Griffith retient encore la possibilité que l'énigmatique *στρατηγὸν* signifie « commandant en chef », bien qu'au terme d'un long examen des données fournies par la pièce Ehrenberg²⁶ ait conclu que Créon n'avait jamais exercé de commandement militaire. Ce qui est sûr, c'est qu'Antigone, qui parle de « tyrannie » (v. 506) dans un propos d'allure générale, certes, mais visant le régime de Thèbes et Créon,²⁷ évite sciemment et significativement de conférer à Créon le titre de « roi » qui lui revient. Kaibel²⁸ a raison, me semble-t-il, sur ce point. Mais cela ne suffit pas à expliquer le recours au mot *στρατηγός*.²⁹ Ehrenberg suggère qu'en l'utilisant Sophocle a voulu renvoyer le spectateur à Périclès. Je ne sais pas si cela est juste, mais je constate, avec Ehrenberg lui-même³⁰, cette coïncidence : l'un des stratèges de 441–440 s'appelle Créon³¹ ! Est-ce ce qui suggéra à Sophocle, stratège

« uiam sequi » mais « uiam comitari » serait manifestement absurde ; *κελεύθῳ ὀπαδεῖν* n'est pas moins contestable, contreposé à *τῷ στίβῳ τῶν ἵππων ἔπεσθε*, Xénophon, *Anab.* 7, 3, 43 (cité par Devereux, dont je ne discute pas l'impossible « restitution » du passage d'Eschyle). Selon Medda, « l'immagine delle 'vie del sonno' è rara ma comprensibile » : où trouve-t-on cette image pour laquelle Fraenkel se plaignait de ne pas connaître d'équivalent exact ? Voici un texte qui offre du moins un sens et une tournure satisfaisants : *πτεροῖς ὀπαδοῦσ' ὕπνου <πυκνοῖσι(v)>*, « accompagnant les ailes au battement rapide du sommeil ». Fraenkel objecte à *ὀπαδοῦσα* qu'il faut un futur. Pour l'usage du présent, en l'occurrence modifié par *μεθῦστερον*, à la place du futur, Denniston-Page renvoie à Wackernagel 1926, 158, mais il n'y est question que du notoire emploi au sens du passé d'un présent modifié par un adverbe du type de *πάρως*. Voir plutôt Brugmann 1916, 741–742.

²⁶ Ehrenberg 1954, 105–116, 153, 173–177.

²⁷ Selon Muff 1877, 98–99, il convient d'attribuer, avec Gustav Wolff, au coryphée les v. 506–507, dont l'apparat de Lloyd-Jones–Wilson attribue l'athétèse à August Jacob (Jacob 1849, 79 s'étonne de lire ces propos dans la bouche d'Antigone ; Schneidewin propose l'athétèse dans la révision de Schneidewin 1852 datée de 1854).

²⁸ Kaibel 1897, 11 (cité avec désapprobation par Ehrenberg 1954, 106).

²⁹ « As far as I am aware, écrit de Ste-Croix 2004, 225, there is no evidence of its being used before the Hellenistic period in any other sense than commander of an army or an expedition, except in special circumstances in Crete ». Voir là-contre Wilamowitz 1880, 63, critiqué par Hauvette 1885, 9, avec qui de Ste-Croix est d'accord.

³⁰ Ehrenberg 1954, 80 (table des stratèges) et 81 n. 2 : « What a joke of coincidence that one of the generals of 441/0 is called–Creon ! ». Il n'y revient pas dans ses enquêtes sur la « stratégie » de Créon.

³¹ *Κρέων Σκαμβωνίδης* (PA 8785 = PAA 585030), connu grâce à Androtion 324 F 38. L'anthroponyme n'est pas fréquent dans l'Attique : Kirchner 1901, 591–592 comptait cinq Créon ; Osborne–Byrne 1994, 273 n'en connaissent que trois de plus.

la même année et donc collègue de Créon, de faire donner à Créon par Antigone, qui ne veut pas appeler « roi » le roi, le titre de « stratège » ? On jugera peu sérieux ce « clin d'œil » ou cette plaisanterie dans une tragédie, mais il ne faut pas prêter aux Anciens la sévérité austère dans laquelle nous Modernes drapons et enfermons les auteurs classiques, surtout quand ce sont des poètes tragiques qu'on se plaît à imaginer écrivant « sub specie aeternitatis ». Cette conception est un préjugé qui ne tient compte ni des origines présumées de la tragédie³² ni des faits.³³ Dût sa pièce en souffrir, Sophocle aurait, selon Bergk,³⁴ voulu rendre hommage à son ami Hérodote en insérant dans l'*Antigone* les vers 904 et suivants, qui ont paru à tant de lecteurs, dont Goethe,³⁵ jurer avec le reste de la tragédie. Sophocle se moque peut-être de la lenteur du train de Périclès dans *Oed. Col.* 307.³⁶ Eschyle ne s'amuse-t-il pas à faire un acrostiche aux vers 40–43 des *Euménides* ?³⁷ Si mon hypothèse est juste, nous disposons d'un élément nouveau pour dater la première représentation de l'*Antigone*. Elle serait postérieure à l'élection de Sophocle et de Créon comme stratèges (441). Un passage célèbre de l'argument de l'*Antigone* attribué à Aristophane de Byzance pose, il est vrai, l'antériorité de la représentation par rapport à l'élection : φασὶ δὲ τὸν Σοφοκλέα ἤξιῶσθαι τῆς ἐν Σάμῳ στρατηγίας, εὐδοκίμησαντα ἐν τῇ διδασκαλίᾳ τῆς Ἀντιγόνης (*DID C 10* Snell–Kannicht). Mais l'anecdote n'est pas au dessus du soupçon.³⁸ La phrase

³² Voir, pour l'analyse d'un connaisseur non moins profond qu'insurpassé, Wilamowitz 1971, 371–381 (publication de 1912) et chez Wilamowitz fils 1917, 314 ; état des lieux chez Scullion 2005.

³³ Voir, sur certains éléments comiques ou humoristiques dans la tragédie, Wilamowitz 1971, 373–374 ; Seidensticker 1982 en général et 76–88 en particulier sur Sophocle ; Radt 2002, 282.

³⁴ Bergk 1884, 407–408. Le mémoire de Nieberding 1875 relatif à l'influence d'Hérodote sur Sophocle demeure intéressant. Il défend l'authenticité du passage que je vais évoquer.

³⁵ Après avoir, dans une conversation avec J. P. Eckermann du 28 mars 1827, qualifié de « dialektisches Calcül » le raisonnement prêté à Antigone sur l'irremplaçabilité d'un frère (en l'occurrence mort), il déclare ceci : « Ich möchte sehr gern, daß ein guter Philolog uns bewiese, die Stelle sei unecht ». Jacob 1821, 363–368 avait déjà exposé ses doutes (voir plus bas n. 47).

³⁶ Voir Liberman 2020b, 32. Si Seyffert 1865, 19 a raison de lire σπουδῆ βραδύς dans *Ant.* 231, voilà qui illustre à partir de Sophocle lui-même la correction βραδύς | σπεύδει dans *Oed. Col.* 306–307.

³⁷ Voir Liberman 2020a, 313.

³⁸ Le passage est authentiquement aristophanien selon Schneidewin 1853, 12 ; c'est l'ajout d'un grammairien postérieur exploitant les « didascalies » aristotéliennes d'après Achelis 1914–1916, 131. Selon Ehrenberg 1954, 136, l'anecdote ne permet pas de dater l'élection et la première représentation de 441. En effet, l'élection

finale, λέλεκται δὲ τὸ δρᾶμα τοῦτο τριακοστὸν δεῦτερον (*Test.* W 159a Radt), fait, elle, indubitablement partie de l'argument primitif. Sophocle, dont la carrière dramaturgique s'étend de 470 (*DID* D 3 Snell–Kannicht) ou 468 (*DID* C 3a Snell–Kannicht) à 406 et embrasse peut-être trente tétralogies,³⁹ aurait représenté au plus tôt en 441 sa huitième tétralogie, ce

(antheſtèrion, dit Ehrenberg, renvoyant implicitement à Aristote [?], *Athenaion Politeia* 44, 4, où l'on verra l'excellente note de Sandys 1893, 165–166) précède la représentation (élaſtèbolion). Wilamowitz 1893, 298 et Ehrenberg remarquent que la Chronique Parienne date de 441 la première victoire « tragique » d'Euripide (première place). Or l'anecdote paraît (à tort peut-être, comme nous verrons) supposer l'obtention de la première place par Sophocle grâce à l'*Antigone* – rappelons, car on l'oublie (voir Liberman 2021a, 693), que c'est par une tétralogie que Sophocle triomphe, même si les composantes n'en sont pas liées par le sujet et que le jury ait jugé chaque drame (cf. Bergk 1884, 362) avant de formuler un avis sur la tétralogie. L'*Antigone* fut donc, selon Ehrenberg, qui croit à la valeur chronologique (« post hoc », non « propter hoc ») de l'anecdote, représentée en 442. Mais l'anecdote sur laquelle Ehrenberg se fonde n'a de sens que si l'élection suit la représentation de la même année ; sinon, la seule chose que pourrait corroborer cette anecdote – et Wilamowitz 1880, 58–59 s'en sert à cette fin –, c'est la postériorité de l'élection des stratèges par rapport aux Grandes Dionysies, postériorité que contredit ou (car il n'est pas sûr que ce qui vaut pour l'époque d'Aristote vaille aussi pour celle de Sophocle) paraît contredire le témoignage d'Aristote. Rhodes 1993, 537 prend l'anecdote pour argent comptant en oubliant que c'est Euripide qui obtint la première place en 441. Selon Wilamowitz 1880, l'élection des stratèges a lieu au mois de mounichion : voir, dans ce sens, le plaidoyer énergique de Beloch 1884, 265–274 et Hauvette 1885, 38, qui, faisant fond sur *IG* II³ 1, 1276 (188–187 av. J.-C.), suppose, avant la publication de l'*Athenaion Politeia* !, un retour à une date traditionnelle de l'élection qui aurait été abandonnée. Wilamowitz 1893, 298 maintient implicitement sa théorie contre l'*Athenaion Politeia*, et, à lire de Ste-Croix 1972, 320, peut-être avec raison. Si cependant le témoignage d'Aristote (?) vaut pour l'époque où Sophocle fut élu, l'anecdote que nous discutons perd toute valeur. Plus récemment, s'agissant de la représentation, certains (voir Cairns 2016, 2–3) remontent jusqu'en 450, d'autres descendent jusqu'en 438, année où l'on sait que Sophocle triompha.

³⁹ Ce chiffre résulte de la comparaison des données de la *Vie de Sophocle* et de la notice de la *Souda* relative à Sophocle (*Test.* A 1 et 2 Radt), l'une comptant, d'après Aristophane de Byzance (fr. 385 Slater), 130 pièces dont 17 ou, selon une variante, 7, sont réputées apocryphes, et l'autre attribuant à Sophocle 123 pièces. C'est le même renseignement : 123 pièces authentiques et sept « supposées ». Radt 2002, 267 recense 122 titres connus (dont 115 pièces perdues) et (p. 280) table sur une trentaine de drames satyriques. Si l'on ajoute l'*Eurypyle* (fr. 206–222 Radt), qu'il n'y a aucune raison de ne pas attribuer à Sophocle (cf. Wilamowitz 1971, 351), on retrouve le chiffre de 123. L'ajustement par défaut (120) applique la divisibilité du total par quatre, autrement dit la répartition en tétralogies, sans nier l'existence de pièces surnuméraires. Il est très difficile de faire la part des pièces de Sophocle éventuellement représentées aux Lénéennes ; on croit généralement (voir plus bas n. 43) que Sophocle triompha aux Lénéennes six fois, ce qui suppose au moins douze pièces représentées à ce festival,

qui fait approximativement un rythme de composition d'une tétralogie par olympiade (huit olympiades 78–85, 468–437, si la carrière du dramaturge commence en 468 ; neuf olympiades 77–85, 472–437 si la carrière débute en 470). La plus grande fécondité de la seconde partie de la carrière (22 tétralogies pour au moins huit olympiades, 86–93, 436–405) s'expliquerait en partie par le plus grand loisir du dramaturge. Mais l'ordinal (τριακοστὸν δεύτερον) est partiellement faux, car l'*Antigone* ne saurait être la dernière pièce (drame satyrique !) d'une tétralogie. Bergk⁴⁰ suppose brillamment qu'il faut entendre et lire δεύτερος <ῆν>. Cependant la notice sous-jacente à l'argument que nous possédons ne comprenait peut-être pas de verbe exprimé, d'où la confusion d'un copiste ; comparer la notice (*DID C 7*

qui procède par dialogie (Snell–Kannicht 1985, 7). Bergk 1884, 68 dit que des pièces représentées aux Dionysies Urbaines pouvaient être reprises aux Lénéennes (l'inverse est impossible). Le catalogue édité d'après les mss. MV par Wilamowitz 1914a, 7–8 compte 73 drames d'Eschyle, soit dix-huit tétralogies et une pièce surnuméraire ; « numeris fabularum (...) confidere non licet, nedum quaternas semper ab Aeschylodoctas esse fabulas credamus ; cf. Aetnas ». L'érudition alexandrine avait dénombré 92 drames euripidéens, autrement dit vingt-trois tétralogies (Wilamowitz 1875, 145 et 172 ; 1907, 39–40). Des deux grands tragiques susceptibles d'avoir concouru aux Lénéennes, ouvertes à la tragédie depuis 432 ou peut-être 440 (Snell–Kannicht 1985, 7 et 341), Sophocle l'aurait, retient-on, effectivement fait (Müller 1999, 249–252 le nie). Wilamowitz 1907, 40 envisage la participation d'Euripide aux Lénéennes et pense que plus de pièces de lui se sont perdues que ne le reconnaissaient les Alexandrins.

⁴⁰ Bergk 1884, 67 et 415. « Sie haben sich, écrit à propos de cette notice et d'une autre, Wilamowitz 1907, 150, bisher jeder Deutung entzogen » (cf. les tentatives datées de Wilamowitz 1875, 143 ; Zuntz 1965, 251). Ces mots, publiés en 1889, n'étaient pas, même à l'époque, exacts. L'autre notice est celle de l'argument de l'*Alceste* qui en fait le drame n° 17, τὸ δρᾶμα ἐποιήθη ιζ', donc la première tragédie de la cinquième tétralogie d'Euripide. Or on sait par le même argument que l'*Alceste* était précédé par le *Téléphe*, les *Crétoises*, l'*Alcméon à Psophis* et se trouvait donc être le dernier élément d'une tétralogie et tenir lieu du drame satyrique. Une tradition ancienne, que l'argument atteste, met en relief la dimension « satyrique » de la pièce (voir Parker 2007, xx–xxiv). Il faut donc corriger ιζ' en ις', « n° 16 » (voir Bergk 1884, 493–501). Éditeurs, dont J. Diggle (« OCT »), et commentateurs, dont Achelis 1914–1916, 130–131 et Parker 2007, 48, ne paraissent connaître que le numéro d'ordre fautif ; pourtant l'auteur de la correction certaine n'est autre que Welcker 1839, 450. Bien qu'accepté par Wilamowitz 1875, 133, le verbe ἐποιήθη est suspect, car il suggère que le numéro d'ordre renvoie à la chronologie non de la représentation (ἐδιδάχθη) mais de la rédaction des pièces ; il y avait peut-être simplement τὸ δρᾶμα ις' (cf. l'argument des *Oiseaux* d'Aristophane, ἔστι δὲ λς'). Wilamowitz défend le douteux λέλεκται (δεδιδάκται Usener et Bergk) dans l'argument de l'*Antigone* λέλεκται δὲ τὸ δρᾶμα τοῦτο τριακοστὸν δεύτερον ; le mot signifie, croit-il, « in catalogis recensetur ». C'est abusivement qu'il allègue une notice prétendument due à un Andronicos (*Proleg. de com.* XXIII Koster, forgerie de Constantin Palaiokappa) οὐ οὔτινος τὰ δράματα τάδε λέγονται (« dicuntur ») précède l'énumération des comédies du poète Platon.

Snell–Kannicht) relative à la dernière tétralogie d’Eschyle : ἐδιδάχθη τὸ δρᾶμα ἐπὶ ἄρχοντος Φιλοκλέους ὀλυμπιάδι π’ (la tradition porte à peu près κ’, corrigé par Meursius) ἔτει β’. πρῶτος Αἰσχύλος Ἀγαμέμνονι, Χοηφόροις, Εὐμενίσι, Πρωτεῖ σατυρικῶι. Si Bergk a raison, Sophocle, avec la tétralogie contenant l’*Antigone*, n’a pas triomphé, comme a paru l’impliquer l’anecdote,⁴¹ mais il a remporté la seconde place.⁴² Ce serait l’une des douze fois, sur les trente tétralogies que je suppose, où Sophocle ne triompha pas aux Dionysies Urbaines : une inscription de l’année 278 av. J.-C. (*DID* A 3 a, 15 Snell–Kannicht) nous rapporte qu’il y triompha dix-huit fois,⁴³ et la *Vie de Sophocle* (*DID* C 5 Snell–Kannicht = *Sophocle Test.* A 1 p. 33, 33–34 Radt) qu’il ne fut jamais troisième. L’*Antigone*, qui forme dans la culture occidentale le volet d’un triptyque,⁴⁴ aurait été à l’origine le second élément d’une trilogie tragique dont les deux autres sont notoirement inconnus.⁴⁵ Voici ce qui résulterait, en outre, de

⁴¹ Bergk 1884, 415 (approuvé par West 1990, 66) fait valoir contre ce préjugé Aristophane, *Nub.* 529 et la scholie ancienne y relative (Διαταλῆς Test. vi p. 123, 9–10 Kassel–Austin), ἄριστ’ ἠκουσάτην· ἀντὶ τοῦ ἠὺδοκίμησαν· οὐ γὰρ τότε ἐνίκησε, δεύτερος δὲ ἐκρίθη ἐν τῷ δράματι.

⁴² Les doutes de Wilamowitz 1893, 298 n. 14, « wenn er überhaupt mit ihr gesiegt hat », étaient justifiés.

⁴³ Müller 1999, 249–252 explique par les victoires posthumes la différence des chiffres transmis, 18 et 24. Il écarte comme faute de transmission 20, chiffre de la *Vie de Sophocle*, corrigé par Bergk 1886, 472 en 24 : Νίκας δὲ ἔλαβεν κ<δ>’, ὡς φησι Καρύστιος (Carystios de Pergame), πολλάκις δὲ καὶ δευτερεῖα, τρίτα δὲ οὐδέποτε. Bergk lui-même et bien d’autres (dont Pickard-Cambridge 1996, 56 n. 156) justifient la différence des chiffres en distinguant victoires remportées aux Dionysies Urbaines et victoires aux Lénéennes. En faveur de Bergk et contre Müller on peut faire valoir que le chiffre six s’explique bien s’il s’agit de trois dilogies (Lénéennes) et qu’avant 386 (*DID* A 1, 201–203 Snell–Kannicht) on ne redonnait pas, en principe, de pièces déjà jouées, à l’exception officielle des productions d’Eschyle (*Vie d’Eschyle*, *TEST* A 1, 48–49 Radt). Les pièces remaniées sont considérées comme nouvelles (voir Bergk 1884, 68).

⁴⁴ Selon Müller 1999, 215–248, les éléments du triptyque, *OT*, *OC*, *Ant.*, « arrangés » par Sophocle le Jeune, furent représentés sous forme de trilogie en 401. Sophocle le Jeune est censé (*DID* C 23 Snell–Kannicht) avoir donné l’*Cédipe à Colone* de son grand-père en 401. Le petit-fils est supposé ne pas avoir donné de tragédie (personnelle) avant 396 (*DID* D 2, p. 51 Snell–Kannicht).

⁴⁵ Bergk suggère très dubitativement que les *Épigones* étaient la dernière tragédie. Si l’on veut rester dans le cycle thébain, il n’y a pas beaucoup de possibilités (cf. Welcker 1839, 60 ; Radt 2002, 270). Mais c’est à tort que Griffith 1999, 21 n. 65 affirme qu’en dehors des trois tragédies conservées appartenant au cycle thébain « the list of titles of S.’s plays does not contain any other ‘Theban’ dramas ». Si l’*Antigone* appartient à une tétralogie qui valut à son auteur non la première mais la seconde place, on ne peut plus se fonder sur le fait que « *OT* did not win first prize » (formulation fautive de Griffith) pour affirmer que l’*Cédipe roi* n’appartenait pas à la même tétralogie que l’*Antigone*.

la correction de Bergk. Euripide ayant triomphé en 441, Sophocle a pu obtenir cette année la seconde place et être élu dans la foulée, si, comme le suppose l'anecdote, l'élection des stratèges suivait les Grandes Dionysies. Mais, contrairement au rapport de postériorité posé par l'anecdote et conformément à la date de l'élection des stratèges (antheštèrion) indiquée par l'*Athenaion Politeia* (44, 4), Sophocle a pu se faire élire avant la représentation de l'*Antigone* au mois d'élaφhèbolion 441. Il aurait alors eu – telle est mon hypothèse – l'idée de conférer au roi Créon le titre de stratège, par allusion au stratège Créon élu en même temps que lui.

Av. τὸν δ' ἀθλίως θανόντα Πολυνείκουσ νέκυν
 ἀστοῖσί φασιν ἐκκεκρηῦχθαι τὸ μή⁴⁶
 τάφῳ καλύψαι μηδὲ κωκῦσαί τινα,
 ἔαν δ' ἄκλαυτον, ἄταφον, οἰωνοῖσ γλυκύν
 θησαυρὸν εἰσορῶσι πρὸς χάριν βορᾶσ. 30

27 φασιν] φησιν IR || 29 ἄκλαυτον L^{ac}KR : -αυστον cett. | ἄταφον
 ἄκλαυστον IZf : recto ordine K et cett.

À lire Jebb ou Griffith, on ne se rend pas compte des difficultés du v. 30 tel que les mss. de la pièce le présentent. On ne dispose, pour chercher la vérité, que d'un faisceau d'indices modestes, mais non nuls. Le tour πρὸς χάριν est bien sophocléen, mais, selon Nauck 1886, c'est le seul passage où il est suivi d'un génitif, car, dans *Phil.* 1155–1156, νῦν καλὸν ἀντίφονον κορέσαι στόμα πρὸς χάριν ἐμᾶσ <γε> σαρκὸσ αἰόλασ, le génitif dépend de κορέσαι.⁴⁷ Mais si, dans le vers de l'*Antigone*, on rapporte

Cette appartenance à deux tétralogies différentes reste néanmoins, si l'hypothèse de Bergk est juste et que Sophocle se soit vu préférer Euripide comme vainqueur en 441, certaine, car, l'année où la tétralogie contenant l'*Edipe roi* fut représentée, la première place échut à Philoclès (cf. Philoclès I, 24 T 3 Snell–Kannicht).

⁴⁶ Bien que la négation soit en principe proclitique, la barytonèse communément adoptée est ici particulièrement fautive, car « die kraft der negation wird durch die aufhebung der proklisis gewaltig gesteigert » (Wilamowitz 1896, 243 à Eschyle, *Choeph.* 1005). D'une manière générale, la barytonèse des oxytons pratiquée par la majorité des éditeurs (non M. L. West ; Wilamowitz 1914a, XXXIII = 1914b, 249 savait ce qu'il fallait faire mais a préféré se conformer à l'habitude) est anormale à la fin d'un vers, exception faite des prépositions dont le régime est rejeté au vers suivant et dont la barytonèse marque en réalité le caractère proclitique et atone (voir Liberman 2021b à *Oed. rex* 1085, p. 119 n. 70).

⁴⁷ Nauck paraît oublier le v. 908, τίνοσ νόμου δὴ ταῦτα πρὸσ χάριν λέγω;, sur le rapprochement duquel Brunck 1788 fonde son explication de πρὸσ χάριν βορᾶσ « uescendi gratia ». Mais Lehrs 1902, 213–214 (originellement publié en 1862), suivi par Jebb, enlève notoirement à *Antigone* et à Sophocle les vers 904–920. Jacob

βορᾶς à θησαυρὸν, la locution πρὸς χάριν reste gauchement en l'air. Le scholiaste explique πρὸς τέρψιν τροφῆς, ce qui a paru (à tort sans doute,⁴⁸ mais peu importe, car le sens gagne au changement) supposer χαρὰν plutôt que χάριν. Si πρὸς χαρὰν βορᾶς, correction de Heimreich prétendument inspirée par la scholie,⁴⁹ est juste, la faiblesse de la leçon εισορῶσι n'en est que plus manifeste,⁵⁰ car εισορῶσι πρὸς χαρὰν n'est pas satisfaisant. Nauck a, de surcroît, raison d'opposer à εισορῶσι que « die Raubvögel sich nicht mit dem Ansehen der Leichen begnügen ». La correction anonyme εισορμῶσι,⁵¹ que Brunck 1788 avait adoptée et que l'on retrouve facilement par soi-même, pourrait remédier aux défauts évoqués. On aurait οἰωνοῖς γλυκὺν θησαυρὸν εισορμῶσι πρὸς χαρὰν βορᾶς, où βορᾶς peut dépendre à la fois de θησαυρὸν et de

1821, 363–368 soupçonnait déjà le passage qui commence au v. 895 sans être sûr de la délimitation exacte de l'interpolation ; Jacob 1849, 17–23 la circonscrit aux v. 905–913. Le « terminus post quem » de l'ajout présumé serait fourni par Aristote (*Rhet.* 1417 a, p. 190 Kassel), qui mentionne Sophocle et cite les v. 911–912. Müller 1999, 244–247 voit la main du petit-fils Sophocle le Jeune (Iophon, le fils, selon Blaydes 1899, 191) dans les vers 904 et suivants, introduits en vue d'une hypothétique nouvelle représentation de la pièce dans la « trilogie thébaine » donnée en 401. Le retrait des v. 904–920 ruine la computation de Lachmann 1822, 47, qui attribue 196 = 28 × 7 vers à Antigone et Eurydice (« partes secundae », selon lui ; le rôle d'Antigone revenait au protagoniste selon Sommerbrodt 1876, 69). Malgré Lloyd-Jones–Wilson, la variante πρὸς χάριν λόγων (*Trach.* 179) ne doit pas être préférée à πρὸς χαρὰν λόγων (j'y reviendrai). Sophocle emploie χάριν seul avec le génitif (Ellendt 1872, 780 B – 781 A).

⁴⁸ Voir Xenis 2021, 46.

⁴⁹ Heimreich 1884, 9. Dawe 1979 retrouve et adopte la conjecture – palinodie de Dawe 1996 et 2007, 355, qui indique que Blaydes 1859 est le premier à avoir publié cette correction et en rapproche Euripide, *Herc.* 385, χαρμοναῖσιν ἀνδροβρῶσι. Lloyd-Jones–Wilson 1990, 116 désapprouvent la correction et entendent par πρὸς χάριν βορᾶς « for the pleasure of their eating ». Ahrens 1860, 495 comprend pareillement et illustre au moyen de notre passage Eschyle, *Ag.* 287, πορευτοῦ λαμπάδος πρὸς ἡδονήν, « damit sie an dem feuerscheine ihre lust hätten ». Le substantif χάριν, ainsi entendu, paraît ne pas être le mot juste. Ahrens, 532 fait pourtant très bien la différence entre χάρις et χαρά.

⁵⁰ Seyffert 1865, qui lit πρὸς χάριν, conteste cette appréciation : « is (θησαυρός) enim inueniendo acquiritur, ad inueniendum autem oculorum obtutu opus est ; uerte cum in id oculos coicient pabuli gratia ». Mais « pabuli gratia » suppose que les oiseaux ont déjà trouvé le θησαυρός et εισορῶσι ne donne pas l'idée pertinente.

⁵¹ Mentionnée par Jebb, approuvée par Dawe 2007, 354 en dernier lieu. Voir 133, νίκην ὀρμῶντ' ἀλαλάζει ; *Trach.* 1088–1089, δαίνονται γὰρ αὖ πάλιν, | ἦνθηκεν, ἐξώρμηκεν. Le moyen au sens de « ruere » est assez fréquent chez Sophocle. Dawe se demande « whether the birds swoop on to the χάριν βορᾶς, or whether they swoop ad lib. on to the delightful treasure of food » et pense que *Phil.* 1156 « strongly supports the latter ».

χαρὰν. Rapprocher *Trach.* 178–179, ἐπεὶ καταστεφῆ | στείχονθ' ὀρῶ τιν' ἄνδρα πρὸς χαρὰν (v. l. χάριν !)⁵² λόγων. Selon Lloyd-Jones–Wilson, Heimreich a peut-être raison de penser que la glose du Laurentianus ἔρμαιον, εὔρημα (sans lemme apparent) indique que le scholiaste lisait ἔρμαιον. Il est vrai que εὔρημα est une explication de ἔρμαιον, non de θησαυρόν. Il faudrait donc comprendre ἔρμαιον· εὔρημα.⁵³ On voit les substantifs θησαυρός et ἔρμαιον souvent rapprochés à partir de Lucien⁵⁴ et il ne serait pas surprenant qu'ils aient été variantes dans le vers de Sophocle. Le substantif ἔρμαιον apparaît dans la littérature grecque chez Sophocle, *Ant.* 397.⁵⁵ Sa définition et son origine alléguée (Pausanias *Attic.* E 69) montrent une adéquation surprenante au contexte de notre passage : ἔρμαιον· τὸ ἀπροσδόκητον κέρδος,⁵⁶ ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς ὁδοῖς τιθεμένων ἀπαρχῶν, ἃς οἱ ὁδοιπόροι κατεσθίουσιν. Il y aurait peut-être entre ἔρμαιον et εἰσορμῶσι un jeu étymologique.⁵⁷ On obtiendrait donc οἰωνοῖς | γλυκὸν ἔρμαιον εἰσορμῶσι πρὸς χαρὰν βορᾶς, « douce bonne fortune pour les oiseaux qui s'y précipitent en vue d'un jouissif repas » : il est difficile de nier qu'un tel vers soit digne de Sophocle. Évoquons l'imitation possible du passage de Sophocle chez Euripide (?), *Phoen.* 1634, ἐᾶν δ' ἄκλαντον, ἄταφον, οἰωνοῖς βοράν. Elle suggère à Löschhorn et à Fraenkel⁵⁸ que le vers 29 de Sophocle était originellement ainsi libellé et qu'un interpolateur a substitué γλυκὸν à βοράν et ajouté le

⁵² Voir Blaydes 1871 (« to announce some welcome news, with welcome news ») ; Easterling 1982 (« with a view to joy in his words ») et Davies 1991, 96–97 (« coming garlanded in view of his pleasant tidings », mais Davies n'écarter pas totalement χάριν). « This supports the conjecture εἰσορμῶσι πρὸς χαρὰν βορᾶς (...), in which I was long anticipated by Mr. Blaydes » (Earle 1912, 27).

⁵³ Xenis 2021, 45 suggère (θησαυρόν) : <γρ> ἔρμαιον, εὔρημα.

⁵⁴ *Aduersus indoctum et libros multos ementem* 1, πιστεύεις τοῖς ὡς ἔτυχεν ἐπαινοῦσι καὶ ἔρμαιον εἶ τῶν τὰ τοιαῦτα ἐπιψευδομένων τοῖς βιβλίους καὶ θησαυρὸς ἔτοιμος τοῖς καπήλοις αὐτῶν.

⁵⁵ Liberman 2020b, 40–41 suggère de substituer ce mot au redondant εὔπιπτον dans *Oed. Col.* 711.

⁵⁶ Voir Wilamowitz 1931, 166.

⁵⁷ Comparer *Iliade* 24, 679–680 ; Euripide fr. 223, 96 Kannicht (c'est Hermès qui parle). Pour Kuhn 1848, 131 (dans sa célèbre dérivation de « Hermès » à partir de « Sârameyas ») ; Welcker 1857, 342–344 et Müller 1869, 271–272, le lien entre « Hermès » (« an unanalysable Pre-Greek name », prononce Beekes 2010) et ὀρμή est authentiquement étymologique. Certains éléments de la « démonstration » de Welcker suggèrent du moins dans la conscience linguistique des Grecs l'idée d'un lien, naturel pour un dieu messager et conducteur, entre le théonyme et ses dérivés et les mots de la famille de ὀρμή.

⁵⁸ Löschhorn 1919, 737 ; Fraenkel 1964, 407–408. Ce dernier tient le passage d'Euripide pour « supposé ».

idiomatique⁶³ φίλου φίλη me semblerait réduire un peu cette maladresse, mais la répétition de φίλη déplaît. La locution μετ' αὐτοῦ est peut-être une faute par anticipation de φίλου μέτα. Je suggère φίλη θανοῦσα κείσομαι φίλου μέτα. Sophocle affectionne la figure consistant à reprendre un verbe (ici un infinitif, θανεῖν) sous la forme d'un participe (θανοῦσα)⁶⁴ : voir *Oed. Col.* 1202–1203, οὐδ' αὐτὸν⁶⁵ μὲν εὖ | πάσχειν, παθόντα δ' οὐκ ἐπίστασθαι τίνειν et, avec les parallèles cités dans ma discussion⁶⁶ du délicat passage suivant, *Oed. rex* 59–61, εὖ γὰρ οἶδ' ὅτι, | νοσεῖτε πάντες καὶ νοσοῦντες ὡς ἐγὼ | οὐκ ἔστιν ὑμῶν ὅστις ἐξ ἴσου νοσεῖ.

τοῖος ἀμφὶ νῶτ' ἐτάθη
πάταγος Ἄρεος ἀντιπάλῳ δυσχεῖρωμα δράκοντι. 125

125 ἀντιπάλῳ] ἀντιπάλου L^{sl} a^{sl} : ἀντίπαλον Willink 2010, 350 n. 12 | δράκοντι] δράκοντος V a^{sl}.

Fin de l'antistrophe du premier couple strophe / antistrophe de la « parodos », qui est un chant de victoire « dionysiaque ».⁶⁷ Le chœur célèbre la victoire du dragon thébain sur l'aigle argien.⁶⁸ Jebb et Lloyd-Jones–Wilson lisent ἀντιπάλῳ δυσχεῖρωμα δράκοντος, « a thing hard to vanquish for him who was struggling against the (Theban) dragon » (Jebb).⁶⁹

⁶³ Voir Bruhn 1899, 130–131 § 223. I.

⁶⁴ Et inversement : voir *El.* 357, σὺ δ' ἡμῖν ἢ μισοῦσα μισεῖς μὲν λόγῳ, avec le commentaire de Kaibel 1896, 98 aux v. 171–172, ἀεὶ μὲν γὰρ ποθεῖ, | ποθῶν δ' οὐκ ἀξιοῖ φανῆναι. Voir aussi Bruhn 1899, 126–127 § 218. II ; 136 § 230, et, sur cette figure en grec et en latin, Reisig 1888, 755–756.

⁶⁵ On peut rapprocher *Ant.* 437–439, τὸ μὲν γὰρ αὐτὸν ἐκ κακῶν πεφευγένοι | ἥδιστον, ἐς κακὸν δὲ τοὺς φίλους ἄγειν | ἀλγεινόν. Il y a entre αὐτὸν et τοὺς φίλους un contraste explicite qui manque dans le passage de l'*Œdipe à Colone* : d'où la correction que propose Liberman 2020b, p. 178.

⁶⁶ Voir Liberman 2021b, 100.

⁶⁷ Voir Muff 1877, 94.

⁶⁸ Voir là-dessus l'étude peu connue de Welcker 1829, 201–208 (non reprise dans ses *Kleine Schriften*) avec les remarques de Wex 1831, 94–98. L'aigle argien délogé avant d'avoir pu se gorger de sang thébain rappelle par contraste, chez Eschyle, *Ag.* 827–828, le lion argien qui saute au dessus des murs troyens et se repaît de sang royal. Ce n'est pas, nous le verrons, la seule réminiscence sophocléenne de l'*Agamemnon*.

⁶⁹ Lloyd-Jones–Wilson 1990, 120 acceptent δυσχεῖρωμα et minimisent la difficulté du mot, que Housman 1972, 1097 considère comme une formation dont la barbarie est encore aggravée par le sens qu'on lui attribue. Il n'existe pas (Housman a raison sur ce point) et il ne saurait exister de verbe *δυσχειρώω au sens de « vaincre avec difficulté » ; si, remarque Housman, l'on admettait un tel verbe, il devrait signifier « rendre maladroit » (non « subdued by rough handling », Willink 2010, 350). Le

Griffith lit ἀντιπάλου δυσχείρωμα δράκοντος, « a hard-won victory of <his> snake antagonist ». Willink⁷⁰ critique « hard-won victory », qu'il juge « unlikely in itself » et « not following well in apposition to τοῖος... ἐτάθη πάταγος Ἄρεος ». D'après Willink, « the πάταγος Ἄρεος, putting the 'eagle' to flight, is (a manifestation of) rough subduing (by, at the hands) of the opposing serpent ». Le sens paraît peu satisfaisant. Tous ces érudits rejettent le datif ἀντιπάλω... δράκοντι, que je crois pourtant corroboré par le dernier vers de la strophe, φυνγάδα πρόδρομον ὄξυτόρω⁷¹ κινήσασα χαλινῶ (108). « Quid denique, dit en effet élégamment Ritschl,⁷² conuenientius in tragicorum consuetudinem quam concinnus lusus syllabarum ille, quo pariles in parilibus locis sonos stropha et antistropha recipiunt ? ». La « Klangresponson » compte d'autant plus qu'elle unit la fin de la strophe et celle de l'antistrophe. Ces érudits qui rejettent ἀντιπάλω... δράκοντι introduisent tous après πάταγος Ἄρεος une virgule qui rend ἀντιπάλω δράκοντι pratiquement inintelligible et la vraie construction

néologisme, pourvu du sens qui convient, peut néanmoins s'expliquer par l'analogie suivante, qui dispense de supposer *δυσχειρώω : χειρωτός χειρωμα (« conquête », cf. Eschyle, *Ag.* 1326, δούλης θανούσης, εὐμαροῦς χειρώματος, avec Fraenkel 1950, III, 618–620) : δυσχειρωτός (« difficile à soumettre », chez Hérodote !) *δυσχειρώω « chose difficile à vaincre », l'équivalent de δυσμαρῆς χειρωμα en raccourci. C'est une « Augenblicksbildung » peu orthodoxe, mais Sophocle paraît traiter librement un mot de la même famille. Il appelle l'olivier φύτευμ' ἀχειρωτον (*Oed. Col.* 698), « non planté de main d'homme ». À cette variante, pour laquelle on peut faire valoir le témoignage de Pollux, Ritschl 1876, 407–408 préfère à tort la leçon du Laurentianus *ἀχειρητον, censé signifier « coloni manum non passum », au motif que ἀχειρωτός signifie normalement « insoumis », sens effectivement non pertinent dans le contexte (mais Barrett 2007, 333 n. 27 admet le sens de « unconquered »). Sophocle eût été fondé à s'autoriser de τυμβοχόα χειρώματα ([Eschyle], *Sept.* 1022 avec Wackernagel 1953, 300), si le sens est bien « the piling up of earth on the grave with the hand » (Fraenkel). Toutefois Barrett 2007, 333–335 défend une interprétation radicalement différente, « slaves to heap a mound ». De toute façon, le vers 1022 des *Sept* appartient à une interpolation réputée supposer la connaissance de l'*Antigone* de Sophocle !

⁷⁰ Willink 2010, 350.

⁷¹ Noter les variantes ὄξυτέρω et ὄξυπόρω (défendu par Willink 2010, 349–350). Welcker 1829, 201–202 illustre ὄξυτόρω. Les vers 108 et 125 sont chacun un vers proprement dit, formé d'un dicolon (dimètre choriambique et phérecratien en synaphie prosodique). La colométrie de Lloyd-Jones–Wilson et de Griffith masque ce fait reconnu de Lachmann 1819, 185 et de Willink 2010, 348. Les curieux remarqueront, dans l'analyse de la strophe / antistrophe, d'autres accords (justifiés) entre Willink et Lachmann.

⁷² Ritschl 1876, 398 (à propos d'un chœur de l'*Edipe à Colone*). Voir les répertoires et les discussions de Jacob 1866 et, plus récemment, Kraus 1957, 28–29. Le phénomène, déjà relevé par Buttmann 1822, 144–145 et utilisé par lui en vue de l'établissement de la colométrie et du texte d'un couple strophe / antistrophe, ne semble pas encore avoir retenu toute l'attention qu'il mérite.

imperceptible : ἀντιπάλω δράκοντι dépend non de δυσχείρωμα mais de ἐτάθη, à titre, comme le remarque le scholiaste, de complément d'agent,⁷³ « si considérable fut le fracas des armes qui s'intensifia au dos de l'aigle du fait de son adversaire le serpent (litt. 'qui fut tendu au dos de l'aigle par son adversaire le serpent') en un effort insoutenable ». Wex 1829, suivi par Wunder 1846 et Blaydes 1859, avait compris le passage et corrigé la ponctuation calamiteuse. Les leçons substituant le génitif au datif sont des corrections résultant d'un contresens de construction. On considère en général, à en croire les traductions et paraphrases,⁷⁴ δυσχείρωμα comme une apposition à πάταγος, mais il s'agit plutôt d'une « Satzapposition » au nominatif ou à l'accusatif.⁷⁵ Comparer *Aiax* 1206–1210, κείμαι δ' ἀμέριμος οὔτως, | αἰεὶ πυκινᾶς δρόσοις, τεγγόμενος κόμας, | λυγρᾶς μνήματα Τροίας.

ἀλλὰ γὰρ ἂ μεγαλώνυμος ἦλθε Νίκα
 τᾶ πολυαρμάτῳ ἀντιχαρεῖσα Θήβα,
 ἐκ μὲν δὴ πολέμων
 τῶν νῦν θέσθαι λησμοσύναν,
 θεῶν δὲ ναοὺς χοροῖς
 παννύχοις πάντας ἐπέλθωμεν (...)

151 θέσθαι RSVt : θέσθε **laz** | λησμοσύναν R : -ην cett. || 153 (152)
 παννύχοις] παννυχίους z.

⁷³ Bonitz 1857, 32 écarte le datif de l'agent parce que δυσχείρωμα est encadré par ἀντιπάλω δράκοντι. Ce motif est futile. « *Datiuus possessiuus* or perhaps *incommodi* » suggère Kamerbeek 1978, 57, après avoir déclaré maladroit le datif de l'agent au vu de la place des mots ! La première explication est la moins plausible.

⁷⁴ Pour l'apposition δυσχείρωμα (« duplex nominatiuus »), Wunder renvoie à Matthiae 1835, 974–975 § 433 n. 3. Voir Delbrück 1900, 186 et 198 (« Apposition mit prädikativem Nachdruck » ; il cite *Il.* 15, 394, φάρμακ' ἀκέσματ' ἔπασσε μελανάων ὀδυνάων).

⁷⁵ Voir Bruhn 1899, 7–8 § 11 ; Wilamowitz 1909, 228–229 ; Schwyzer 1983, 118–119 et 1950, 617 ; Barrett 1974, 307–308 ; Hofmann–Szantyr 1972, 430 (pose un lien, improbable et condamné par le parallèle grec, entre la « Satzapposition » à l'accusatif et l'accusatif exclamatif latin ; la comparaison avec le grec fait aussi défaut chez Pinkster 2015, 1070–1074) ; Moorhouse 1982, 22 et 45–46 (ne semble pas s'aviser de l'incompatibilité entre la théorie de Wilamowitz, selon qui la « Satzapposition » à l'accusatif est en fait un accusatif qualificatif, et celle de Schwyzer, d'après qui le nominatif est primitif et l'accusatif, dû à l'ambiguïté des formes neutres, est secondaire). C'est à tort que Bonitz 1857, 33 écarte d'emblée « der in der Apposition so oft vorkommende Accusativ des Erfolges oder der Wirkung » (C. F. Neue). Si les critères de Kühner–Gerth 1898, 284 et de Cooper–Krüger 1998, 923 57.10.10 distinguant les emplois du nominatif et de l'accusatif sont justes, on a ici un accusatif – bien que, remarquent Cooper–Krüger, « scarcely any two scholars would agree about which passages belong under B and which under C ».

Antistrophe du second couple strophe / antistrophe de la « parodos ». La variante θέσθε (151), que Lloyd-Jones–Wilson adoptent, paraît amender la syntaxe mais (1) on attend le symétrique de ἐπέλωμεν (153)⁷⁶ ; (2) θέσθε trouble la responson et altère sinon le mètre, comme le pensait Brunck 1788,⁷⁷ du moins l’effet rythmique recherché.⁷⁸ Nauck substitue χρῆ à τῶν, ce qui offre un cadre syntaxique et un sens satisfaisants à l’infinitif θέσθαι et élimine le nuisible τῶν (car νῦν doit évidemment modifier χρῆ θέσθαι et ἐπέλωμεν, comme chez Alcée et Horace, νῦν χρῆ μεθύσθην, « nunc est bibendum »). Une difficulté demeure : il serait bon de joindre πολέμων à λησμοσύναν, ce qui implique l’élimination de ἐκ ; Seidler⁷⁹ cite avec à-propos *Od.* 24, 484–485, ἡμεῖς δ’ αὖ παιδῶν τε κασιγνήτων τε φόνοιο | ἔκκλησιν θέωμεν. Une solution digne, ce semble, de considération consisterait à lire τῶν μὲν δὴ πολέμων χρῆ νῦν θέσθαι λησμοσύναν.⁸⁰ Pour l’inclusion de μὲν δὴ entre l’article et le substantif, voir 162 τὰ μὲν δὴ πόλεος ; *Phil.* 1308, τὰ μὲν δὴ τόξ’ ἔχεις. La conjecture ingénieuse de Brown⁸¹ ἀκμὰ δὴ πολέμων τῶν νῦν θέσθαι λησμοσύναν présente l’inconvénient de supprimer l’heureux μὲν et de garder τῶν νῦν, qui me paraît faire intrinsèquement difficulté, malgré les efforts exégétiques de ceux pour qui τῶν νῦν doit et peut signifier « les combats qui viennent de se terminer ».⁸²

À suivre.

Gauthier Liberman

*Paris, École Pratique des Hautes Études ;
Bordeaux, Université Michel de Montaigne*

gauthier.liberman@orange.fr

⁷⁶ L’infinitif jussif ne saurait ici équivaloir qu’à une seconde personne, alors qu’on attend l’équivalent d’une première personne. Jebb et Griffith l’entendent ainsi. « But, ose ajouter Griffith, this is rare ». Jebb renvoie son lecteur à *Oed. Col.* 481 et à sa note : il s’y agit d’équivalents d’une seconde personne. « Im Griechischen (...) ist der Gebrauch im Sinne der erste Person verschwunden » (Delbrück 1897, 454).

⁷⁷ Mais Willink 2010, 315 réhabilite l’analyse dactylique de Brunck tout en acceptant l’interprétation éolo-choriambique.

⁷⁸ Le colon (ou vers) τῶν νῦν θέσθαι λησμοσύναν est une forme connue de dimètre choriambique (voir Itsumi 1982 ; Willink 2010, 351), que précède non un dimètre choriambique acéphale (Griffith) mais un « dodrans B » (Dale 1981 ; Willink 2010, 351). Le trochée θέσθε, théoriquement possible, abime le martèlement expressif de la série de longues : l’évocation des choses pénibles à oublier contraste avec le rythme jubilatoire du péan. Le colon avec lequel le nôtre est en responson est ῥιπαῖς ἐχθίστων ἀνέμων (noter l’écho -θίστ- / -θέσθ-).

⁷⁹ *Ap.* Hermann 1830.

⁸⁰ Gleditsch 1883, 99 et 246 m’a devancé.

⁸¹ Brown 1991, 320. Vantée par Willink 2010, 352.

⁸² Ils veulent aussi que ἐν νυκτὶ τῇ νῦν (16) signifie « last night », explication combattue par Bradshaw 1962, 203 pour des raisons que nous exposerons.

Bibliographie

- T. O. H. Achelis, « De Aristophanis Byzantii argumentis fabularum III », *Philologus* 73 (1914–1916) 122–153.
- H. L. Ahrens, *Studien zum Agamemnon des Aeschylus*, *Philologus Supplbd.* 1 (Göttingen 1860) 213–304, 477–640.
- C. Austin, « The Girl who Said “No” (Sophocles’ *Antigone*) », *Eikasmos* 17 (2006) 103–115.
- W. S. Barrett, *Euripides. Hippolytos* (Oxford 1974).
- W. S. Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism* (Oxford 2007).
- F. Bechtel, *Lexilogus zu Homer* (Halle 1914).
- R. Beekes, *Etymological Dictionary of Greek* (Leyde 2010).
- L. Bellermann, *Sophokles. Antigone* (Leipzig–Berlin 1913).
- J. Beloch, *Die attische Politik seit Perikles* (Leipzig 1884).
- T. Bergk, *Griechische Literaturgeschichte* III (Berlin 1884).
- T. Bergk, *Kleine philologische Schriften* II (Halle 1886).
- F. H. M. Blaydes, *Sophocles, with English Notes* I (Londres 1859).
- F. H. M. Blaydes, *The Trachiniae of Sophocles* (Londres–Édimbourg 1871).
- F. H. M. Blaydes, *Adversaria critica in Sophoclem* (Halle 1899).
- H. Bonitz, *Beiträge zur Erklärung des Sophokles. Zweites Heft* (Vienne 1857).
- A. T. von S. Bradshaw, « The Watchman Scenes in the *Antigone* », *CQ* 16 (1962) 200–211.
- A. Brown, « Notes on Sophocles’ *Antigone* », *CQ* 41 (1991) 325–339.
- K. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen* II 3 (Strasbourg 1916).
- E. Bruhn, *Sophokles erklärt von F. W. Schneidewin und A. Nauck. Achtes Bändchen: Anhang* (Berlin 1899).
- R. Brunck, *Sophoclis tragoediae septem* (Strasbourg 1788).
- P. Buttmann, *Sophoclis Philoctetes* (Berlin 1822).
- D. Cairns, *Sophocles: Antigone* (Londres – New York 2016).
- E. M. Cope, J. E. Sandys, *The Rhetoric of Aristotle with a Commentary* II (Cambridge 1877).
- A. M. Dale, *Metrical Analyses of Tragic Choruses, Fasc. 2, Aeolo-choriambic* (Londres 1981).
- M. Davies, *Sophocles. Trachiniae* (Oxford 1991).
- R. D. Dawe, *Sophocles. Tragoediae* II (Leipzig 1979).
- R. D. Dawe, *Sophocles. Antigone* (Stuttgart–Leipzig 1996).
- R. D. Dawe, *Corruption and Correction. A Collection of Articles* (Amsterdam 2007).
- B. Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen, Zweiter Theil* (Strasbourg 1897).
- B. Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen, Dritter Theil* (Strasbourg 1900).
- J. D. Denniston, D. Page, *Aeschylus. Agamemnon* (Oxford 1957).
- G. Devereux, *Dreams in Greek Tragedy* (Berkeley – Los Angeles 1976).

- M. L. Earle, *The Classical Papers of Mortimer Lanson Earle* (New York 1912).
- P. Easterling, *Sophocles. Trachiniae* (Cambridge 1982).
- V. Ehrenberg, *Sophocles and Pericles* (Oxford 1954).
- F. T. Ellendt, *Lexicon Sophocleum* (Berlin 21872).
- P. J. Finglass, *Sophocles. Ajax* (Cambridge 2011).
- E. Fraenkel, *Aeschylus. Agamemnon* (Oxford 1950).
- E. Fraenkel, *Kleine Beiträge zur klassischen Philologie* I (Rome 1964).
- H. Gleditsch, *Die Cantica der sophokleischen Tragoedien* (Vienne 21883).
- M. Griffith, *Sophocles. Antigone* (Cambridge 1999).
- A. Hauvette, *Les stratèges athéniens* (Paris 1885).
- M. Heidegger, *Gesamtausgabe II. Abteilung: Vorlesungen 1923–1944, Band 53, Hölderlin's Hymne « Der Ister »* (Frankfurt 21993).
- C. Heimreich, *Kritische Beiträge zur Würdigung der alten Sophoklesscholien* (Ploen 1884).
- G. Hermann, *Sophoclis Antigonæ* (Leipzig 31830).
- J. B. Hofmann, A. Szantyr, *Lateinische Syntax und Stilistik* (Munich 31972).
- A. E. Housman, *The Classical Papers of A. E. Housman* (Cambridge 1972).
- J. Irigoien, « La tradition manuscrite de Sophocle », *REG* 67 (1954) 507–511.
- K. Itsumi, « The 'Choriambic Dimeter' of Euripides », *CQ* 32 (1982) 59–74.
- A. Jacob, *Sophocleae quaestiones* (Varsovie 1821).
- A. Jacob, *Sophokles' Antigone griechisch und deutsch* (Berlin 1849).
- G. Jacob, *De aequali stropharum et antistropharum in tragoediae Graecae canticis conformatione* (Berlin 1866).
- R. C. Jebb, *Sophocles. The Plays and Fragments. Part III. The Antigone* (Cambridge 31900).
- G. Kaibel, *Sophokles. Elektra* (Leipzig 1896).
- G. Kaibel, *De Sophoclis Antigonæ* (Göttingen 1897).
- J. C. Kamerbeek, *The Plays of Sophocles, Commentaries, Part III. The Antigone* (Leyde 1978).
- J. Kirchner, *Prosopographia Attica. Volumen Prius* (Berlin 1901).
- W. Kraus, *Strophengestaltung in der griechischen Tragödie I. Aischylos und Sophokles* (Vienne 1957).
- K. W. Krüger, G. L. Cooper, *Attic Greek Prose Syntax* (Ann Arbor 1998).
- R. Kühner, B. Gerth, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache, Zweiter Teil, Satzlehre, Erster Band* (Hannovre–Leipzig 31898).
- A. Kuhn, « Zur Mythologie », *Zeitschrift für deutsches Alterthum* 6 (1848) 119–134.
- K. Lachmann, *De choricis systematis tragicorum Graecorum libri quattuor* (Berlin 1819).
- K. Lachmann, *De mensura tragoediarum liber singularis* (Berlin 1822).
- K. Lehrs, *Kleine Schriften* (Königsberg 1902).
- G. Liberman, *Les préliminaires de la guerre, Prolégomènes à la lecture du premier livre de Thucydide* (Bordeaux 2017).
- G. Liberman, *Cynthia. Monobiblos de Sextus Propertius* (Huelva 2020a).
- G. Liberman, « Petits riens sophocléens : *Œdipe à Colone* », *Hyperboreus* 26 (2020b) 26–43 et 173–198.

- G. Liberman, « La philologie, les rais perçants et l'arc du regard érogène (Pindare fr. 123 Maehler et Sophocle fr. 474 Radt) : autour d'une *uox lexicis addenda*, λήγξ » in : M. Simon, É. Wolff (edd.), *Mélanges Charles Guittard* (Paris 2021a) 683–698.
- G. Liberman, « Petits riens sophocléens : *Œdipe Roi* », in *Symbolae Panhormitanae. Scritti filologici in onore di Gianfranco Nuzzo*, ed. C. M. Lucarini et alii (Palermo 2021b) 95–131.
- H. Lloyd-Jones, N. G. Wilson, *Sophoclis fabulae* (Oxford ²1992).
- H. Lloyd-Jones, N. G. Wilson, *Sophoclea. Studies on the Text of Sophocles* (Oxford 1990).
- H. Lloyd-Jones, N. G. Wilson, *Sophocles: Second Thoughts* (Göttingen 1997).
- K. Löschhorn, « Kleine kritische Bemerkungen zu Sophokles, *Antigone*, I », *BPhW* 39 (1919) 735–740.
- A. Matthiae, *Ausführliche Griechische Grammatik. Zweiter Theil. Syntax* (Leipzig ³1835).
- A. Mauro, « ΑΤΗΣ ΑΤΕΡ. A Note on Sophocles, *Antigone* 2–6 », *Mnem.* 71 : 6 (2018) 958–975.
- E. Medda, *Eschilo. Agamennone* (Rome 2017).
- A. C. Moorhouse, *The Syntax of Sophocles* (Leyde 1982).
- C. Muff, *Die chorische Technik des Sophokles* (Halle 1877).
- C. W. Müller, *Kleine Schriften zur antiken Literatur und Geistesgeschichte* (Stuttgart–Leipzig 1999).
- H. D. Müller, *Mythologie der griechischen Stämme, Zweiter Theil. Zweite Abtheilung* (Göttingen 1869).
- A. Nauck, *Sophokles erklärt von F. W. Schneidewin. Antigone* (Berlin ⁹1886).
- R. Nieberding, *Sophokles und Herodot. Eine philologische Abhandlung* (Neustadt 1875).
- M. J. Osborne, S. G. Byrne (edd.), *A Lexicon of Greek Personal Names. II: Attica* (Oxford 1994).
- L. P. E. Parker, *Euripides. Alcestis* (Oxford 2007).
- A. Pickard-Cambridge, *Le feste drammatiche di Atene. Seconda edizione riveduta da J. Gould e D. M. Lewis, Traduzione di A. Blasina, Aggiunta bibliografica a cura di A. Blasina e N. Narsi* (Florence 1996).
- H. Pinkster, *The Oxford Latin Syntax. 1. The Simple Clause* (Oxford 2015).
- W. Porzig, *Die Namen für Satzinhalte im Griechischen und im Indogermanischen* (Berlin 1942).
- A. F. Pott, *Etymologische Forschungen II* 2, 1–2 (Detmold 1867).
- S. Radt, *Noch einmal zu... Kleine Schriften von S. R. zu seinem 75. Geburtstag* (Leyde–Boston–Cologne 2002).
- C. K. Reisig, *Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft III. Lateinische Syntax* (Berlin ²1888).
- P. J. Rhodes, *A Commentary on the Aristotelian Athenaion Politeia* (Oxford ²1993).
- F. Ritschl, *Opuscula philologica I* (Leipzig 1876).
- J. E. Sandys, *Aristotle's Constitution of Athens* (Londres 1893).
- F. G. Schneidewin, *Sophokles. Viertes Bändchen: Antigone* (Leipzig 1852).

- F. G. Schneidewin, *De hypothesibus tragoediarum Graecarum Aristophani Byzantio uindicandis commentatio* (Göttingen 1853).
- G. Schwab, « Gegen die Anfechtung des überlieferten Wortlauts von Sophokles, *Antigone* 2–3 », *ACD* 42 (2006) 21–34.
- G. Schwab, « Sophokles *Antigone* 4–6: Eine konjekturlose Erklärung », *Mnem.* 63 : 1 (2010) 94–109.
- E. Schwartz, *Aduersaria* (Göttingen 1908).
- E. Schwyzer, *Kleine Schriften* (Innsbruck 1983).
- S. Scullion, « Tragedy and Religion: The Problem of Origins », in : J. Gregory (ed.), *A Companion to Greek Tragedy* (Oxford 2005) 23–37.
- B. Seidensticker, *Palintonos Harmonia. Studien zu komischen Elementen in der griechischen Tragödie* (Göttingen 1982).
- M. Seyffert, *Sophoclis Antigona* (Berlin 1865).
- B. Snell, R. Kannicht, *Tragicorum Graecorum fragmenta* I (Göttingen²1985).
- J. Sommerbrodt, *Scaenica* (Berlin 1876).
- G. E. M. de Ste-Croix, *The Origins of the Peloponnesian War* (Londres 1972).
- G. E. M. de Ste-Croix, *Athenian Democratic Origins and Other Essays* (Oxford 2004).
- F. W. Ullrich, *Über die religiöse und sittliche Bedeutung der Antigone des Sophokles mit einigen Beiträgen zur Erklärung einzelner Stellen derselben* (Hambourg 1853).
- J. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax* I (Bâle²1926).
- J. Wackernagel, *Kleine Schriften* I–II (Göttingen 1953).
- F. G. Welcker, « Ueber einige Stellen in Chorliedern der *Antigone* des Sophokles », *Allgemeine Schulzeitung* 6 (1829) col. 203–214, 217–221.
- F. G. Welcker, *Die griechischen Tragödien mit Rücksicht auf den epischen Cyclus. Erste Abtheilung. Zweite Abtheilung* (Bonn 1839).
- F. G. Welcker, *Griechische Götterlehre. Erster Band* (Göttingen 1857).
- M. L. West, compte rendu de R. D. Dawe, *Studies in the Text of Sophocles* I–II (Leyde 1973), *CPh* 72 (1977) 264–267.
- M. L. West, *Studies in Aeschylus* (Stuttgart 1990).
- M. L. West, « The New OCT of Sophocles », *CR* 41 (1991) 299–301.
- M. L. West, *Studies in the Text and Transmission of the Iliad* (Munich 2001).
- K. Wex, *Sophoclis Antigona. Tomus prior* (Leipzig 1829).
- K. Wex, *Sophoclis Antigona. Tomus secundus* (Leipzig 1831).
- T. von Wilamowitz, *Die dramatische Technik des Sophokles* (Berlin 1917).
- U. von Wilamowitz, *Analecta Euripidea* (Berlin 1875).
- U. von Wilamowitz, *Aus Kydathen* (Berlin 1880).
- U. von Wilamowitz, *Aristoteles und Athen* II (Berlin 1893).
- U. von Wilamowitz, *Aischylos, Orestie, griechisch und deutsch. Zweites Stück, Das Opfer am Grabe* (Berlin 1896).
- U. von Wilamowitz, *Einleitung in die griechische Tragödie* (Berlin²1907).
- U. von Wilamowitz, *Euripides. Herakles* (Berlin³1909).
- U. von Wilamowitz, *Aeschyli tragoediae* (Berlin 1914a).
- U. von Wilamowitz, *Aeschylos. Interpretationen* (Berlin 1914b).

- U. von Wilamowitz, *Griechische Tragödien* IV (Berlin 1923).
 U. von Wilamowitz, *Der Glaube der Hellenen* I (Berlin 1931).
 U. von Wilamowitz, *Kleine Schriften I. Klassische griechische Poesie* (Berlin 1971).
 C. W. Willink, *Collected Papers on Greek Tragedy* (Leyde–Boston 2010).
 E. Wunder, *Sophoclis Tragoediae, recensuit et explanavit E. W., Vol. I. Sect. IV. continens Antigonom* (Gotha–Erfurt 1846).
 G. A. Xenis, *Scholia vetera in Sophoclis ›Antigonom‹* (Berlin–Boston 2021).
 G. Zuntz, *An Inquiry into the Transmission of the Plays of Euripides* (Cambridge 1965).

This is the first of five sets of text-critical, exegetical and sometimes metrical remarks on *Antigone*. These **Sophocleuncula* are not only minute philological notes but they involve broader issues having a bearing on the interpretation and meaning of the drama as a whole (in this set we discuss the date of the composition and of the first performance of the tragedy, its place within the relevant trilogy and the idea that the relevant tetralogy came out second and not first in the dramatic contest). These remarks were composed with a view to drawing attention to a number of forgotten or unseen difficulties and to trying to address a number of seen but unsolved problems more efficaciously. The text and meaning of not a few other passages from other works of Sophocles or of other writers (e.g. Aeschylus' *Agamemnon*) are also dealt with.

Статья представляет собой первую из пяти последовательных публикаций, содержащих замечания о критике текста, экзегетических и метрических сложностях в *Антигоне* Софокла. **Sophocleuncula* посвящены не только частным филологическим проблемам, но и более общим вопросам, значимым для интерпретации драмы в целом. Так, в первом разделе рассматривается датировка создания и первой постановки *Антигоны* и ее место в соответствующей трилогии и высказывается предположение, что эта трилогия заняла на состязаниях второе, а не первое место. Заметки призваны привлечь внимание к ряду забытых или упущенных из виду сложностей и предложить более действенные решения осознаваемых, но нерешенных проблем. К анализу привлекается также немало пассажей из других произведений Софокла и других авторов (например, из *Агамемнона* Эсхила).